

LE COURRIER MUSICAL

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

EUGÈNE BERTEAUX — MARCEL BOULESTIN — VICTOR DEBAY — M. DAUBRESSE — ETIENNE DESTANGES — FERNAND DROGOU —
 — GEORGES DUNAN — FANTASIO — FLEDERMAUS — MARCEL HERWEGH — RENÉ HÉRY — PAUL-ÉMILE LADMIRAULT
 — LIONEL DE LA LAURENCIE — PAUL LOCARD — MATHIS LUSSY — OCTAVE MAUS — JEAN MARCEL — PIERRE MYRTIL
 — MARIANNE SCHARWENKA-STRESOW — JEAN D'UDINE — HENRY VILLENEUVE, ETC.



SUR LA SUBJECTIVITÉ

DE PLUS GRAND NOMBRE

De nos émotions musicales

(Suite)

LE but même du leitmotiv, cet élément essentiel de toute composition wagnérienne étant de préciser, autant que faire se peut, le plus grand nombre possible d'idées, il semble au premier abord que tout wagnérien digne de ce nom doive éprouver à l'audition de *Tristan*, du *Ring* ou de *Parsifal* des impressions très définies, incluses dans la trame de ces admirables partitions, et rigoureusement prévues par le compositeur. C'est bien en effet ce qui se produirait si, d'une part, nous pouvions nous astreindre, d'une manière constante et fidèle, à démêler tous les leitmotifs d'un drame lyrique, et si, d'autre part, la musique de Wagner résidait exclusivement dans une sorte de marqueterie thématique. Mais il faut observer que no-

tre esprit, ému par la beauté des conceptions wagnériennes, ne garde pas un tel sang-froid en leur présence, et que, de son côté, le Maître, — et c'est là ce qui fait sa grandeur, — les a combinées d'une âme souverainement exaltée, modifiant sans cesse l'aspect, la couleur et même la forme des matériaux psychologiques, et les superposant en somptueuses architectures, avec une ardeur, une fougue, un emportement qui nous ébranlent, au point de nous laisser rarement assez de calme pour les envisager sous leur véritable aspect. De telle sorte que même cette musique, éminemment concrète et descriptive, nous n'en apercevons le plus souvent que l'inconstant mirage, sans cesse transformé par nos prédispositions personnelles.

Il va sans dire qu'autour de Gluck et qu'autour de Wagner on classerait les autres compositeurs suivant leur degré de ressemblance avec l'un ou l'autre de ces dramaturges, au point de vue de la qualité de suggestion qui nous intéresse actuellement.

.....
 Nous venons ainsi de passer ra-

pidement en revue toute la musique, depuis ses manifestations les plus superficielles jusqu'à ses produits les plus alambiqués, depuis sa forme la plus grave, atteignant, avec un évocateur, en qui se résument toutes les aspirations classiques, la pureté suprême de la ligne, jusqu'à ses débordements les plus audacieux réalisés par l'homme qui sut manier victorieusement les forces dangereuses du romantisme.

Et nous avons reconnu qu'au moins dans les trois quarts des cas l'exécution d'une œuvre musicale procure à la masse des impressions uniquement subjectives, et que, la plupart du temps les beautés harmoniques ou mélodiques ne touchent pas d'autre façon les initiés eux-mêmes.

Le moment ne nous semble pas opportun pour nous demander si l'esthétique doit perdre ou gagner à cette subjectivité d'émotions. Mais il nous est du moins permis d'en déplorer les effets moraux sur nos esprits, dont elle marque assurément le désordre. A cet égard Tolstoï, comme autrefois Platon, se méfiait peut-être à bon droit de toute musique, si la propriété débi-

litante de pousser à la rêverie et à la contemplation de nos propres sentiments lui est véritablement inhérente. Et je n'hésiterais pas à maudire un art qui, loin de permettre à l'homme de sortir de soi-même, le ferait continuellement se pencher sur son âme. En tout cas, il faut que nous soyons victimes d'un fâcheux état mental pour qu'au lieu d'écouter des sons, quand ils se produisent, nous nous absorbions dans la méditation des milliers d'idées qu'ils éveillent en notre conscience psychique ; et cette conscience ne vous paraît-elle pas bien malade, puisque tant d'épiphénomènes se peuvent manifester en elle à la simple audition de quelques notes rythmées ?

Pour ma part, je sais bien de quelle prière j'importunerai Apollon, s'il pouvait m'exaucer.

« Maître des Muses, lui dirais-je d'une voix émue, rayonnant Archer du ciel en flamme, un temps fut jadis où je me promenais seul, haut comme une botte, dans le jardin de mon père. Alors, je recherchais, pour elles-mêmes, toutes les vibrations dont mes sens novices commençaient à différencier les charmes infinis. Chaque fleur m'appelait à son tour, non point pour me parler un langage symbolique, mais pour m'offrir la jouissance fraîche de sa couleur. Vois, me criait la pivoine, de quel superbe rouge se teint la soie délicate de mes pétales ; et le vert feuillage de la plante reposait aussitôt mes regards. Vois quelles sombres et mélancoliques nuances je revêts soupirait la violette ; et l'orgueil du tournesol clamait bientôt après le triomphe tapageur des jaunes.

Puis, lorsque j'avais épuisé, pour un jour, l'inépuisable palette végétale, je tirais de la poche de mon petit sarreau, pour les contempler longuement à la lumière éclatante, les bouts d'étoffes précieusement recueillis dans la corbeille à ouvrage maternelle, des capsules métalliques de bouteilles, et les papiers vernis de mes sucres de pomme, d'un bleu si radical ou d'un rose étrangement affirmatif.

« Je chérissais alors les sons, comme les couleurs, pour eux-mêmes, avec une tendresse désintéressée. Les cloches, dont le vent m'apportait les tintements, remplissaient mon esprit d'ivresse, en dehors de toute préoccupation poétique, par leurs seules notes argentines ou graves. Pendant des heures j'écoutais le ronflement du poteau télégraphique modulant de l'autre côté du mur. Ou bien je méditais sans fin sur les harmonieux mystères des harpes, en pinçant une ficelle tendue de mes dents à mes doigts...

« Je ne te demande pas, ô Dieu dont la chevelure est d'or, de me rendre ces joies naïves, ces délices d'un cœur qui s'oublie pour ne penser qu'à l'objet de son amour : ce serait trop exiger de toi ! Ne me fais point retrouver mon affection pour l'outremer et ma haine de l'orangé, ni ma sympathie profonde pour l'unisson d'un sifflet et d'un grelot ! Mais, du moins, redonne moi les aspirations sincères et fougueuses de mon adolescence ! Accorde-moi la grâce insigne de goûter toute belle peinture, rien que parce qu'elle est de la peinture, toute bonne musique, rien que parce qu'elle est de la musique.

Permetts que je devienne gai, lorsqu'un air alerte et gai résonne à mes oreilles, et triste quand une mélodie se nuance de tristesse ! Laisse-moi donc oublier ce que je sais, pour qu'au moment de voir ou d'entendre, je sache seulement le tableau que je regarde, le morceau que j'écoute ! Ecarte de moi toutes mes pensées, et délivre-moi de moi-même !... »

Mais Apollon resterait sourd à ma supplique. On ne remonte pas certains courants ; et sans doute, plus d'une fois encore, il nous faudra pleurer au tournoisement joyeux d'une valse.....

Efforçons-nous cependant de ramener le goût de notre époque vers les émotions d'art objectives, vers la thérapeutique rassérénante des rythmes clairs et des phrases limpides. C'est notre devoir, à nous qui succombons sous le poids d'un mauvais héritage, de reconquérir un peu de santé morale, pour rendre, s'il se peut, à ceux qui viendront après nous, la vie moins lourde et la nature plus fraternelle.

JEAN D'UDINE.

Paris, Janvier 1900.

